Verdi : Don Carlo, 1867

Temps forts d'Arte l'été 2013, et en liaison avec l'année du Bicentenaire Verdi, voici en direct de l'Autriche depuis le festival de Salzbourg, Don Carlo de Verdi dans sa version de 1867, comprenant le fameux acte de Fontainebleau, souvent escamoté où pourtant comme un prélude clé, le compositeur met en scène l'amour premier des deux adolescents Carlo et Elisabeth, lesquels ensuite seront empêché de vivre leur passion comme ils l'entendent alors même qu'ils étaient promis à se marier.
Giuseppe Verdi
Don Carlo, version de 1867

en direct de Salzbourg
Arte, le 16 août 2013, 20h50



A Salzbourg, l'attente se focalise sur le ténor **Jonas Kaufmann,** au chant embrasé, fauve, de velours… le diseur, indiscutable chez Schubert ou Wagner (meilleur Sigmund depuis des années), entend marquer le rôle-titre : ardeur juvénile d'un prince empêché de vivre sa vie : **Don Carlo**, futur Charles Quint, apprend très tôt le cynisme politique et la fragilité des sentiments amoureux quand le pouvoir se dresse contre eux… C'est une incarnation fugace en vérité, dont les airs très courts sont fulgurants, comme embrasés, défendu par un être tiraillé et décalé dans un milieu où il n' a plus sa place. Son père épouse la jeune femme dont il était épris et qu'il devait

épouser ; ainsi Elisabeth de Valois, de fiancée désignée devient sa … belle mère : à jamais inaccessible sous peine d'un effroyable inceste … on sait quelle violence est produite d'une telle situation depuis l'exemple de Phèdre, amoureuse de son gendre, Hippolyte …

Don Carlo, version Bologne 1867



Aux côtés du jeune Infant terrassé, la figure noble et tendre du marquis de Posa, Rodrigue, incarne l'idéal humain du héros schillérien : proche de Carlo, Posa est une âme généreuse, pénétrée par un humanisme ardent qui s'oppose (vainement et tragiquement) au Roi sombre, mélancolique et violent, Philippe II. Posa et Carlo, frères politiques, tentent vainement d'infléchir le pouvoir du roi concernant les Flandres en rébellion contre l'Espagne… le premier sera assassiné, le second échappera in extremis à un guet-appens …
Verdi analyse la Cour d'Espagne : froide, cynique, violente ; pas de répit pour les deux coeurs amoureux ; rien ne résiste au pouvoir du Roi, lui-même totalement inféodé à l'emprise spirituel du Grand Inquisiteur, instance terrifiante et diabolique …

La production choisie à Salzbourg est loin d'être respectueuse de la version souhaitée par Verdi : l'opéra créé en français pour l'Opéra de Paris (Don Carlos, mars 1867) est ici présentée dans sa version italienne, pour Bologne en octobre 1867, avec la Stolz entre autres … le travail du chef Pappano et du metteur en scène Peter Stein restitue la version de la création italienne que Verdi a de très loin validée (coupures, genèse difficile …). Dévoilement de cette production contestée le 16 août en direct sur Arte partir de 20h50 …

Don Carlo à Salzbourg
Musique de Giuseppe Verdi (1813-1901)
Livret français original de Joseph Méry (1797–1866) et Camille Du Locle (1832–1903) d'après le drame Don Karlos, Infant von Spanien de Friedrich Schiller (1759–1805)
Antonio Pappano, direction

Peter Stein, mise en scène
Matti Salminen, Filippo II

Jonas Kaufmann, Don Carlo
Anja Harteros, Elisabetta di Valois
Thomas Hampson, Rodrigo, Marchese di Posa
Ekaterina Semenchuk, La Principessa Eboli
Eric Halfvarson, Il Grande Inquisitore
Robert Lloyd, Un frate
Maria Celeng, Tebaldo
Sen Guo, Una voce dal cielo
Benjamin Bernheim, Il Conte di Lerma/Un Araldo reale
Mitglieder des Young Singers Project, Sei deputati fiamminghi
Konzertvereinigung Wiener Staatsopernchor
Wiener Philharmoniker Arte a déjà diffusé le chef d'oeuvre historique de Verdi depuis la Scala de Milan en 2008 sous la direction de Daniele Gatti, production terne mais décors luxueux et fosse féline … Qu'en sera-t-il à Salzbourg sous la direction d'Antonio Pappano ?
Illustration : Portrait du jeune Carlo futur Charles Quint par Sanchez Coello, vers 1558. Le ténor Jonas Kaufmann (DR)

Compte rendu, opéra. Nantes. Théâtre Graslin, le 10

décembre 2013. Gioacchino Rossini : Il Turco in Italia. Nahuel di Pierro, Rebecca Nelsen, Franck Leguérinel, David Portillo, Nigel Smith. Giuseppe Grazioli, direction musicale. Lee Blakeley, mise en scène

Loin des sempiternels Barbiers et autres Italiennes à Alger, Angers-Nantes Opéra a eu le nez fin dans son exploration rossinienne en proposant à son public pour les fêtes le rare Turco in Italia, très peu joué dans l'hexagone. Créée en août 1814, la nouvelle turquerie du cygne de Pesaro fut mal accueillie et à tort accusée d'être un plagiat de l'Italiana in Algeri, présentée au public à peine un an auparavant. Pourtant, ni plagiat ni copie, l'ouvrage demeure bel et bien totalement original, et même, par certains aspects, bien plus que les ouvrages antérieurs du compositeur.

Réflexion sur l'écriture théâtrale, véritable mise en abyme, l'intrigue se noue entre la jeune Fiorilla, mariée au vieux Don Geronio et courtisée par Narciso, et Selim, prince turc fraichement débarqué et retrouvé par Zaida, son ancienne maîtresse. Et, dans la baie de Naples, entre terre et mer, celui qui tire les ficelles de ce vaudeville n'est autre que le poète Prosdocimo qui trouve ainsi un sujet en or pour sa nouvelle pièce.

La folie du Turc



Ce qui fait l'originalité de cette partition, c'est avant tout la richesse du matériau musical, toujours plein des formules, ensembles et savants crescendi, chères à Rossini, mais surtout traversé par de véritables fulgurances, autant hommages au passé que prémices de l'avenir. En effet, durant le bal du second acte, le temps se fige pour les protagonistes, perdus dans leurs travestissements, en un sextuor a cappella, aux lignes entremêlées, qui semble une révérence à Mozart, notamment les dernières phrases de Selim, qui rappellent irrésistiblement la conclusion du Trio des Masques de Don Giovanni.
Par ailleurs, la grande scène de Fiorilla, qui suit ce tableau, annonce déjà, par sa cabalette et ses motifs, celles d'héroïnes à venir, comme Norma et Lucia di Lammermoor, dans une écriture de véritable opera seria, moment tout à fait inattendu dans cette comédie.
Ce petit bijou rossinien a visiblement inspiré le Lee Blakeley, bien connu à Paris pour ces scénographies toujours magnifiques des comédies musicales de Sondheim. Le metteur en scène a utilisé ainsi tout son talent dans la direction d'acteurs et l'occupation intelligente du plateau. Transposée dans les années 20, l'intrigue fonctionne parfaitement,

Prosdocimo devant un réalisateur de cinéma en panne d'inspiration, Fiorilla la gérante d'un bar napolitain et son Don Geronio d'époux un chef de gare. L'action se déroule ainsi sans aucun temps mort, dans de superbes décors composés de toiles peintes au réalisme bluffant, chaque rôle étant minutieusement croqué, sinon chorégraphié, tant les mouvements font corps avec la musique et ses accords. Les costumes sont à l'avenant, fantasques et somptueux, jusqu'aux membres du chœur, dont on retiendra les deux hilarantes religieuses aux gambettes interminables.
Saluons l'ensemble de la distribution, de très bon niveau, et dont chaque membre occupe la scène avec un plaisir jouissif.
On retrouve avec plaisir le jeune ténor Manuel Nuñez Camelino dans un rôle certes secondaire, mais mis en valeur par sa belle voix et tirant son épingle du jeu dans son unique air par un contre-ré spectaculaire, prouesse malicieuse qui fait son effet.
La Zaida de la mezzo Giuseppina Bridelli remplit efficacement son rôle, mais le personnage manque de relief et la voix de mordant pour marquer durablement.
Parfaitement à l'aise en Prosdocimo armé de son inséparable caméra, le baryton Nigel Smith retrouve une écriture qui lui convient à merveille, mettant en valeur la clarté de son émission et la puissance de son instrument. Toujours à l'affût d'un coup de théâtre pour son prochain film, notant tout et filmant tout, il est partout, aussi bien caché derrière le bar que juché en haut d'un palmier pour suivre le déroulement des évènements.
Belle découverte que le Narciso du ténor texan David Portillo, à la technique belcantiste affirmée, qui faisait ici ses débuts français. Emission haute et claire, timbre mordant, sens des couleurs et des nuances, aigus faciles, qualités servies par une grande élégance en scène, ce jeune chanteur possède tous les atouts pour se faire une place dans l'univers rossinien.
Inénarrable en Don Narciso naïf et dupé par tous, Franck Leguérinel parvient toujours, malgré l'usure évidente de la

voix, à incarner un mari cocu attachant et d'une énergie scénique éblouissante, grâce à des mimiques irrésistibles et un sillabato d'une qualité rare, d'autant plus chez un chanteur non transalpin.
Portant beau et doté d'une classe folle, le Selim de la jeune basse argentine Nahuel di Pierro promet beaucoup. L'incarnation se révèle déjà très aboutie, l'engagement total, et l'instrument ne demande qu'à s'épanouir avec le temps.
Le médium, jamais grossi et le grave, impressionnant d'aisance sans être écrasé, laissent augurer du meilleur lorsque la vocalise sera parfaitement articulée sur le souffle, et que l'aigu, manquant encore de détente et d'ouverture, aura l'ampleur et l'assise du reste de l'instrument. Il paraît en outre trouver dans ce répertoire exigeant souplesse et brillance une piste de travail et un chemin de carrière intéressants, augurant d'une très belle carrière.
Révélation avec la Fiorilla au caractère bien trempé de la soprano américaine Rebecca Nelson. Ce petit bout de femme coquette et capricieuse remporte ainsi tous les suffrages grâce à sa technique remarquable de facilité et de précision, semblant se promener dans la partition au gré des vocalises qui parsèment sa partie, et dévoile une présence scénique gourmande et dévastatrice, menant littéralement son monde à la baguette. Pour ses débuts hexagonaux, un véritable régal.
Galvanisant des chœurs excellents et un Orchestre National des Pays de la Loire en bonne forme, Giuseppe Grazoli partage avec l'ensemble des artistes son amour pour cette musique et le fait sentir dans sa direction, à la fois souple et redoutable de rigueur.
Une belle redécouverte d'un joyau souvent négligé du grand Gioacchino, une équipe soudée au plaisir communicatif, et des voix rendant justice à l'écriture rossinienne, que demander de plus ?

Nantes. Théâtre Graslin, 10 décembre 2013. Gioacchino Rossini : Il Turco in Italia. Livret de Felice Romani. Avec Selim : Nahuel di Pierro ; Donna Fiorilla : Rebecca Nelsen ;

Don Geronio : Franck Leguérinel ; Don Narciso : David Portillo ; Prosdocimo : Nigel Smith ; Zaida : Giuseppina Bridelli ; Albazar : Manuel Nuñez Camelino. Chœur d'Angers Nantes Opera ; Chef de chœur : Xavier Ribes. Orchestre National des Pays de la Loire. Direction musicale : Giuseppe Grazioli. Mise en scène : Lee Blakeley ; Décors et costumes : Adrian Linford ; Lumières : Emma Chapman ; Chorégraphie : Tess Gibs

---

Compte rendu, récital. Paris. Fondation Mona Bismarck, le 29 novembre 2013. Opera Fuoco, session de l'Atelier Lyrique. David Stern, direction musicale.

Nous sommes à la Fondation Mona Bismarck pour un concert-rencontre de l'Atelier Lyrique d'Opera Fuoco, sous la direction de David Stern (portrait ci- contre), actuel directeur musical de l'Opéra de Tel-Aviv et en résidence au Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines depuis 2005 à la tête de son ensemble dédié au lyrique, baroque, classique et romantique, Opera Fuoco. Le programme consiste en une sélection d'airs italiens du XVIIIe siècle autour de Haendel. Il s'agît du résultat d'une session de travail avec la soprano Jill Feldman.

Jeunes chanteurs autour de Haendel



En créant Opera Fuoco en 2003, David Stern souhaite se consacrer à l'interprétation du répertoire lyrique des XVIIIe et XIXe siècles avec les instruments d'époque. Il constitue en 2008 l'Atelier Lyrique de l'ensemble, avec la noble mission de former des jeunes chanteurs et leur donner davantage de visibilité. Parmi ses anciens élèves, déjà quelques noms en vedette: Cyrille Dubois, Jean-Gabriel Saint-Martin ou encore Chantal Santon que nous avons pu revoir dans plusieurs concerts et qui sont en train d'embellir les salles de leurs talents prometteurs déjà affirmés.

Voici donc la dernière génération de l'Atelier Lyrique. Six jeunes chanteurs avec quelques instrumentistes de l'orchestre offrent un concert intimiste, pimenté par les remarques à la fois ludiques et explicatives de David Stern. Des très beaux airs de Haendel et Porpora, ou encore Conti, sont interprétés par la troupe avec un investissement et un éclat propre à la jeunesse. Nous sommes avant tout surpris de les voir si disposés à s'attaquer à des airs si virtuoses.

La mezzo-soprano de 23 ans, Eleonora de la Pena est l'une des figures prometteuses de la soirée. D'un caractère brillant et extraverti, elle impressionne surtout dans les morceaux de bravoure qu'elle chante facilement et avec brio, notamment l'air pyrotechnique de Porpora « Tu mi disprezzi ingrato ». La soprano Lucy Page a, quant à elle, une prestance altière alléchante et un chant maîtrisé : les ornements qu'elle ajoute à l'air de Haendel « Combatti da forte » sont particulièrement réussis. Le baryton Rudi Fernandez, même s'il nous laisse de marbre lors dans ses airs méditatifs et plaintifs, montre une colorature solide dans le da capo de l'air de Haendel « Sibilar l'angui d'Aletto ». Nous remarquons également le superbe accompagnement de Philippe Grisvard au clavecin et de Jay Bernfeld à la viole de gambe.

Saluons l'entreprise de David Stern et sa belle implication dans la création, la formation, le partage de la musique. Une telle passion qui fait école et apporte ses fruits est convaincante, souhaitons là contagieuse et attendons la sortie du prochain disque d'Opera Fuoco : Cantates préromantiques françaises avec Karine Deshayes (annoncé fin janvier 2014) ainsi que la création de Cosi Fanciulli de Nicolas Bacri, commandé par l'orchestre.

Illustration : David Stern (DR)

Compte rendu, ballet. Paris. Opéra Bastille, le 5 décembre 2013. « La Belle au bois dormant ». Rudolf Noureev / Nureyev, chorégraphie et mise en scène (d'après Petipa). Piotr Tchaikovsky, musique. Mathieu Ganio

Le Ballet de l'Opéra National de Paris revisite le grand ballet classique La Belle au bois dormant, dans la somptueuse production de Rudolf Nureev d'après Petipa créée en 1989 et remaniée en 1997. C'est sur la scène de l'Opéra Bastille, un festin chorégraphique luxueux et inoubliable.

Œuvre phare de la danse classique



Rudolf Nureev (1938 – 1993), phénomène de la danse au XXe siècle et ancien directeur du ballet de l'Opéra de Paris, entreprend à la fin de sa vie de faire rentrer au répertoire parisien les grands ballets classiques qu'il a travaillé en Russie. Nous pouvons aujourd'hui nous délecter dans la grandeur académique de ces ballets grâce à l'héritage de Noureev. La Belle au bois dormant, deuxième ballet de Tchaikovsky et première collaboration avec le maître de ballet Marius Petipa, est une œuvre que Noureev connaissait très bien. Il s'agît non seulement du premier ballet qu'il interprète en France avant sa défection, avec le ballet du Kirov (aujourd'hui Mariinsky), mais aussi le premier qu'il interprète après sa demande d'asile. Dans son souci de remonter les œuvres de Petipa en Occident, il crée la Belle d'abord en Italie, au Canada, en Angleterre et puis en Autriche avant qu'elle n'arrive finalement à Paris. La ville a dû attendre pourtant jusqu'à 1997 pour une nouvelle production, définitive, avec les somptueux décors d'Ezio Frigerio et les bellissimes costumes de Franca Squarciapino. Ces talents concertés ont créé un spectacle qui ensorcelle le public, incapable en l'occurrence de rester insensible et silencieux devant les tableaux qui s'enchaînent, certes d'une immense beauté.

Le ballet en un prologue et trois actes est inspiré du conte de Charles Perrault. Une princesse tombe dans un sommeil inéluctable à cause de la méchanceté d'une fée. Seule le baiser d'un prince la réveillera. La narration est mince mais riche en couleurs, s'agissant en effet d'un ballet démonstratif. Occasion parfaite pour les solistes et le corps de ballet de l'Opéra de briller dans l'écriture si parfaite et si exigeante de Noureev et Petipa. Le corps de ballet offre une performance spectaculaire. Que ce soit les serviteurs de

la fée Carabosse au prologue, les fileuses mignonnes ou sujets du royaume au premier acte, où encore les pierres précieuses au dernier, ils sont tous charmants et conscients des subtilités de l'œuvre… Une pantomime réussie, une coordination impressionnante, les talents des danseurs du corps dans ce diamant de la danse classique fait rêver !

Mathieu Ganio, Etoile, est le Prince Désiré. Le danseur d'une noblesse et d'une élégance saisissante est probablement le meilleur prince de la compagnie. Si nous devons patienter jusqu'au deuxième acte pour le voir rentrer sur scène, l'attente est sans doute bien récompensée. Très rapidement nous sommes conquis par la beauté de sa ligne, séduits par son attitude aristocratique mais sensible et surtout impressionnés par la qualité de son ballon. S'il est juste un peu tremblant au pas de deux final, sa variation lente au deuxième acte (un des heureux ajouts de Noureev) est un sommet de poésie, d'expression, de tension. La nouvelle Etoile Eleonora Abbagnato est moins convaincante dans le rôle de la Princesse Aurore. Nous nous demandons s'il était peut-être précipité de lui confier ce rôle si technique et si difficile pour cette première? Ses traits caractéristiques, une vivacité, un piquant à la fois moderne et méditerranéen, sont pourtant absents. Si elle demeure quand même charmante pendant les trois heures de représentation, l'adage à la rose au premier acte, un des sommets de virtuosité dans l'histoire de la danse classique, est malheureusement bancal. Elle se rattrape légèrement pour le pas de deux final, surtout dans sa variation, mais le couple princier est bien inégal.

Remarquons l'Oiseau Bleu de l'Etoile Mathias Heymann, avec des sauts formidables et des impeccables entrechats, ou encore le premier danseur Audric Bezard, l'or des pierres précieuses au dernier acte. Sa performance a été exemplaire, lui aussi avec de superbes entrechats et une alléchante présence sur scène. Révélation de l'année 2014 ? Fayçal Karoui dirige l'orchestre de l'Opéra National de Paris avec aisance. La magnifique partition de Tchaikovsky est interprétée de façon magistrale

et enjouée.

Un véritable cadeau pour tous les sens ! Nous invitons nos lecteurs à baigner dans la grandeur de ce « ballet des ballets » encore **à l'affiche à l'Opéra Bastille les 10, 11, 13, 15, 16, 20, 21, 23, 25, 26, 27, 28 et 29 décembre 2013 ainsi que les 2, 3, et 4 janvier 2014.**

Paris. Opéra National de Paris (Bastille), le 5 décembre 2013. « La Belle au bois dormant » ballet en un prologue et trois actes. Rudolf Nureyev, chorégraphie et mise en scène (d'après Petipa). Piotr Tchaikovsky, musique. Mathieu Ganio, Myriam Ould-Braham, Mathias Heymann, Audric Bezard… Ballet de l'Opéra. Orchestre de l'Opéra. Fayçal Karoui, direction.

Compte rendu, concert. Réau. Centre pénitentiaire Sud Francilien de Réau (77). Le

15 novembre 2013. 6 musiciens de l’Orchestre de chambre de Paris à la prison de Réau

Le Centre pénitentiaire Sud Francilien de Réau dans le 77 est l’une des prisons les plus récentes donc les plus modernes de l’Île de France. Son gymnase accueille un concert de musique classique au programme éclectique de Wagner et Beethoven à Offenbach dont l’unité tient à la famille d’instruments requis pour l’occasion : uniquement des cuivres, ceux de l’Orchestre de chambre de Paris, réunis ici en Sextuor.

Fidèle à son esprit mobile, proche de tous les publics, l’ Orchestre parisien a mandaté 6 de ses membres actifs pour défendre une action en prison destinée aux détenus. L’expérience peut paraître exceptionnelle, elle est quasiment familière pour les musiciens, certains la pratiquent depuis presque 10 ans déjà… Tel le violoniste Franck Della Valle (visionner notre reportage vidéo, lien en fin d’article).

La musique en prison

6 musiciens de l’Orchestre de chambre de Paris à la prison de Réau (77)



Tout visiteur sait de quoi il retourne. Pour pénétrer dans l'enceinte du bâtiment, il faut se désaisir de toutes ses affaires personnelles (clés, portable, papiers…) ; on passe plusieurs sas de sécurité que seul un badge préparé et obtenu après moult autorisations, aide à franchir. Puis ce sont plusieurs séries de grilles et de portes blindées qui nous conduisent finalement au lieu du concert.

Un humanisme musical

Heureuse occasion, le temps du programme musical, les murs des cellules volent en éclat, les contraintes du règlement très encadré semblent s'adoucir. » C'est un concert comme tous ceux que nous réalisons précise l'un des cuivres de l'Orchestre, mais c'est toujours très spécial ».
L'endroit n'est pas neutre et jouer ici, devant tous les détenus, remodèle totalement l'enjeu et le déroulement du concert ; pas de relâche mais une concentration plus active et un esprit intuitif de la part des instrumentistes présents : ils ne font pas que jouer, ils parlent, expliquent, commentent … suscitent d'inévitables questions qui en fin de programme signifient davantage qu'une écoute sage et polie.
Le dispositif en soi n'est pas neuf : beaucoup de musique vivante pénètrent ainsi dans l'espace fermé de la prison. Quoique le classique n'est pas le genre de musique le plus fréquemment joué dans l'enceinte confinée. Mais ce qui est original en revanche c'est le public mixte de cet après midi : les femmes ont rejoint les hommes pour cet instant de partage et de rencontre, scrupuleusement encadré par les surveillants.

Pour les instrumentistes, le véritable enjeu c'est d'abord le

don : donner essentiellement sans rien attendre en retour ; ce qui n'empêche pas d'être ému au détour d'un regard, dans le silence d'un geste … d'une attitude, lesquels en disent plus long que tout autre discours. Et si un spectateur sourit, acquiesce, oublie tout ce qui le rattache au lieu et au contexte de sa détention, l'offrande est immense.
C'est pour les détenus, une fenêtre imprévue qui les ouvre sur un horizon nouveau où l'émotion palpable parfois, humanise, où la musique sensibilise… ce peut-être enfin une révélation, la magie de la découverte.

Un détenu demande pourquoi l'Orchestre s'intitule orchestre de chambre ? Un autre veut comprendre la différence entre les instruments : trombone, tuba, trompettes et cor. Une autre parmi les femmes réclament Wagner puis sourit aux premières mesures d'Offenbach…
La performance humaine et artistique des musiciens se voit couronnée par l'inattendu, une déclaration qui sonne comme un superbe hommage : » J'étais venue pour rompre l'isolement de ma cellule ; comme une récréation. Je découvre tout un monde nouveau, c'est comme si vous m'aviez adressé un courrier… je le reçois avec un immense plaisir. »

Pour ouvrir les murs, rompre la solitude et l'étouffement des cellules, … et aussi d'une certaine manière, accompagner les détenus dans leur reconquête d'un humanisme volontaire : car comme le rappelle très justement Franck Della Valle : » un détenu sort de prison tôt ou tard « . Le chant des instruments n'a jamais semblé aussi nécessaire pour ce retour à la vie civile.

reportage vidéo
Voir aussi notre reportage vidéo exclusif réalisé le jour du concert : 6 musiciens de l'Orchestre de chambre de Paris à la prison de Réau (77), le 15 septembre 2013.

Dans le Centre pénitentiaire Sud Francilien de Réau (77), le Sextuor de cuivres de l'Orchestre de chambre de Paris offre un

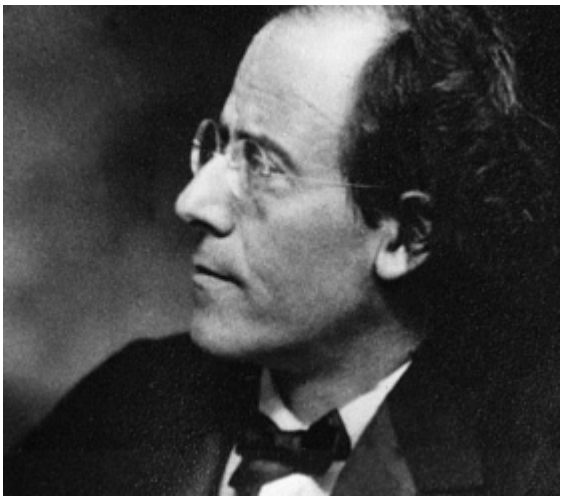
concert de musique classique aux détenus de la prison… Expérience singulière qui laisse espérer les bénéfices d'une rencontre aux apports et bénéfices imprévus souvent émouvants … Entretiens avec les musiciens de l'Orchestre de chambre de Paris (15 novembre 2013)

Sextuor de l'Orchestre de chambre de Paris
Programme : » Cuivres et ors du Rhin »
œuvres de Beethoven, Charpentier, Delalande, Mouret, Telemann, Haendel, Scheidt, Wagner, Reynaud, Lehar …
Jean-Michel Ricquebourg, Hervé Michelet, trompettes
Daniel Catalanotti, Gilles Bertocchi, cors
Philippe Defurne, trombone
Frédéric Marillier, tuba

Compte rendu, concert. Toulouse. Halle-Aux-Grains, le 6 décembre 2013. Gustav Mahler (1860-1911) : 9° Symphonie en ré majeur. Budapest Festival Orchestra. Direction, Ivan Fischer.

Diriger et jouer Mahler n'est pas donné à tout le monde. Rendre justice à sa 9° symphonie encore moins. Le Budapest Festival Orchestra, dirigé par Ivan Fischer a ce soir été à la hauteur des attentes du public venu très nombreux. Il parait vain en quelques lignes de parler des exigences d'une telle

partition, unique entre les symphonies les plus complexes composées par Gustav Mahler.



Nous dirons juste que rien d'aussi délicat et subtil n'a été écrit par Mahler lui-même. Faisant suite à son extraordinaire Chant de la Terre, la neuvième symphonie a été composée en un temps record. Jamais retouchée par son compositeur, elle n'a été créée qu'après sa mort le 26 juillet 1912 à Vienne sous la direction de Bruno Walter. L'orchestration est subtile, le discours est fluide et sans les insistances et redites de certaines symphonies. Encadrée par deux mouvements lents d'une absolue beauté, cette symphonie en quatre mouvements a un rapport au silence inouï. Jamais il ne parait aussi évident que la musique naît du silence et y retourne comme l'eau de pluie va à la mer. Comme la vie elle-même vient et va du néant vers le néant.

Sonorité métaphysique de la musique

Dès les premières mesures les violoncelles, les harpes et les cors bouchés, en une audace d'orchestration bouleversante, invitent à cette compréhension quasi métaphysique de la musique. Tout est possible après un tel commencement, comme une naissance en toute quiétude dans le silence. Ce premier

mouvement, vraie symphonie à lui seul, exige tant d'attention et d'énergie du chef comme des instrumentistes, afin de permettre à l'auditeur de planer dans un entre deux incommunicable à la fois berceuse de l'infini invitant au sommeil éternel et musique de l'introspection sur la finitude de tout et la paix de la mort. Ivan Fischer comprend tout ce que cette partition contient et nous la rend limpide. L'orchestre est merveilleux de concentration, de précision et d'audaces assumées dans les couleurs et les nuances. L'écoute est éblouie et devient flottante devant tant de beauté et d'intelligence. Après ce premier mouvement bouleversant, le chef sort quelques instants de scène afin de récupérer et l'orchestre se raccorde, le public tousse et reprend conscience. Les deux mouvements médians, dansants et provocants, rappellent toute la vanité de l'agitation du monde.

Ivan Fischer obtient de son orchestre, dans une relation de confiance de près de trente ans, de ne pas jouer joli. Ainsi les sons s'enhardissent à être laids et grotesques. Les sarcasmes sont délurés ; le vulgaire de la vie est assumé. Ces deux mouvements affreusement moqueurs créent un contraste saisissant. Le final de cette symphonie est un hymne au repos et à l'au-revoir accepté aux êtres, aux mondes et à la musique même. Le chant des violons, déchirants et oppressés ouvre un océan de tendresse. L'immense Adagio déploie ensuite son espace de mélancolie sublimée. Comme le dernier chant, l'Abschied, du Chant de la Terre, ce merveilleusement long mouvement de pure beauté chante et dépasse les cadres étroits du normal. Un adieu ainsi distendu devient une vie à lui seul. Devant tant d'émotion, le demi-sommeil semble un refuge pour continuer à penser sans s'effondrer. L'interprétation d'Ivan Fischer et son Budapest Festival Orchestra est admirable en tout. Intelligence des phrasés, beauté des nuances, précisions des attaques et du rythme. Les instrumentistes rivalisent d'une virtuosité musicalement déchirante. Il faudrait citer chacun mais c'est le collectif de ce don de tout ce que chacun a de meilleur qui fait le prix de cette interprétation à la

forme parfaite et au fond infiniment grand.

Avec une telle oeuvre et de tels interprètes nous touchons aux limites même du commentaire possible. Tant de génie ne peut se dire, ni même se murmurer. Les mots manquent, le souffle lui-même… Chacun a été confronté à sa finitude et a été changé. Véritable expérience d'une humanité partagée en sa solitude absolue. Le long silence imposé par le chef à la fin a permis un retour en soi après cet immense voyage dont la fin a un goût d'éternité dans son lien au silence. Jamais un concert des Grands Interprètes n'a mérité ainsi son nom.

Toulouse. Halle-Aux-Grains, le 6 décembre 2013. Gustav Mahler (1860-1911) : 9° Symphonie en ré majeur. Budapest Festival Orchestra. Direction, Ivan Fischer.

Livres, jeunesse. Les Petits oiseaux (Naïve)

Livres de jeunesse. Les petits oiseaux. Dans le bestiaire d'un monde enchanté et surtout très inspirant, règnent sans partage les petits volatiles, ceux les mieux chantants, à la différence des grands spécimens : hirondelle et mésange, rouge-gorge et pinson pour les plus connus ; sittelle, verdier, tarin, bouvreuil ou bruant… leurs noms ne s'inventent pas et c'est tout un univers délicieusement sonore qui a charmé d'abord les compositeurs de toute époque… Ravel, Messiaen, Stravinsky, Français et Britten, sans omettre les plus fameux, ici les plus anciens c'est à dire ces baroques prêts à exprimer le miracle d'une nature toujours surprenante : Vivaldi, Rameau, d'Aquin, François Couperin…



Au fil de la narration, le jeune lecteur comme l'adulte découvre ces chants envoûtants à la simplicité désarmante et si onirique, miroirs d'une nature préservée, intacte … dont on rêve de l'accès secret quelque part au hasard des partitions réunies dans le cd de l'ouvrage. A travers l'histoire d'une ferme saisie par l'hiver, le lecteur et l'auditeur suit les saisons et apprend à reconnaître par le dessin et l'image, par le chant spécifique aussi de chaque volatile, tous les acteurs de cette histoire lue et joliment illustrée.

Les petits oiseaux. Béatrice Fontanel, Antoine Guilloppé. Éditions Naïve livres. ISBN : 978-2-35021-317-0. Parution : décembre 2013.

Compte rendu opéra.

Versailles. Opéra Royal le 6 décembre 2013. Francesco Cavalli (1602-1676), Elena … Mise en scène : Jean-Yves Ruf. Direction : Leonardo García Alarcón.

Dans la très belle saison de l'Opéra royal de Versailles, la production d'**Elena**, dramma per musica de Cavalli, était très attendue depuis son succès aixois cet été. C'est grâce en partie au travail de défricheur de Jean-François Lattarico (voir son excellent livre sur Busenello sorti cet été) et d'autres chercheurs passionnés, que petit à petit reviennent sur le devant de la scène, des œuvres injustement oubliées. Après Caligula de Pagliardi et Egisto de Cavalli tous deux recréés par le Poème Harmonique, c'est à nouveau un opéra de Cavalli que nous redécouvrons ainsi. Outre la merveilleuse musique de ce dernier, Elena se révèle être ce que l'on peut à juste titre considérer comme l'un des premiers opéras comiques de l'histoire. Certes, la tragédie est ici également présente. Mais comme dans la Commedia dell'Arte, à qui Elena doit beaucoup, elle apporte surtout sa part de poésie jubilatoire et mélancolique, qui permet au lieto fine de trouver sa voie et sa raison d'être.

Enchantements vénitiens



Tombée dans l'oubli depuis sa création en 1659 au Teatro San Cassiano à Venise, – avec toutefois une première production en 2006 aux Etats-Unis sous la direction de Kristin Kane qui a consacré une thèse à cet opéra – Elena a retrouvé grâce à une collaboration fructueuse entre Leonardo García Alarcón à la direction et Jean-Yves Ruf à la mise en scène, tout son pouvoir de séduction.

Ici bien avant Hélène de Troie, c'est Hélène la plus belle jeune fille du monde que nous découvrons, celle dont la beauté est un rêve digne des dieux.

Après un prologue où sous les manigances de la Discorde déguisée en Paix, trois déesses se disputent le sort d'Hélène fille de Tyndare, roi de Sparte (en fait de Jupiter), débute le drame ou … la comédie.

Ici les portes ne claquent peut-être pas, mais se nouent et se dénouent des relations amoureuses bien inconstantes. De travestissements en fourberies au machiavélisme bien insouciant, le trouble érotique se joue de ceux et celles qui le découvre. Les chagrins d'amour ne durent pas plus qu'un songe. Hélène la plus belle des femmes, ne demande qu'à aimer et capte les cœurs de tous ceux qui la croisent. De Ménélas qui entre à son service en se déguisant en amazone pour l'approcher, à Thésée, son rival qui enlève la jeune femme et sa (fausse) suivante, au prince Menesteo, fils de Creonte et jusqu'au bouffon, tous en tombent amoureux et quand ce n'est pas d'elle, c'est de sa fausse suivante. Car Elena, comme bien d'autres dramma per musica, joue aussi sur le trouble homohérotique dont la scène vénitienne était si friande, tout comme se trouvent entremêlés le trivial aux plus nobles des

sentiments, le comique au tragique. Après bien des quiproquos, où le Bouffon de Tyndare, Iro, à sa part et non des moindres, tout finit par rentrer dans l'ordre, enfin presque.
La mise en scène de Jean-Yves Ruf est profondément élégante et raffinée, respectueuse de l'œuvre, manquant du coup parfois d'audace et de fantaisie. Des décors sobres, évoquant une arène, quelques accessoires, de belles lumières et costumes évoquant le XVIIe siècle, offrent un très beau cadre à une distribution excellente et équilibrée, pleine de jeunesse et de vitalité, très légèrement différente de celle d'Aix-en-Provence.
La jeune soprano hongroise Emöke Barath, dans le rôle-titre est la plus belle perle baroque qui soit. Son timbre sensuel, son impertinence scénique en font une Hélène aux charmes incomparables. Le contre-ténor Valer Barna-Sabadus est un Ménélas mélancolique et ardent tandis que le ténor Fernando Guimaraes révèle un timbre séduisant dans le rôle de Thésée. On retiendra également, dans le rôle d'Iro, le bouffon, un irrésistible et truculent Zachary Wilder. L'ensemble des autres chanteurs relèvent avec panache les rôles parfois multiples qui leurs échoient. On a pu remarquer la très belle basse Krzystof Baczyk dans les rôles de Tyndare et Neptune ou la superbe mezzo anglaise Kitty Whately dans le rôle de l'épouse délaissée de Thésée, Ippolita.
L'autre belle surprise de cette production est la Capella Mediterranea, qui redonne à la musique de Cavalli d'onctueuses couleurs et de savantes nuances, même si l'on peut regretter quelques soucis de justesses du côté des cornets à bouquin. Leonardo Garcia Alarcón fait chatoyer son ensemble et se montre ici très attentif aux voix. Pari réussi pour cette renaissance. A Versailles, le public s'est montré conquis.

Versailles. Opéra Royal le 6 décembre 2013. Francesco Cavalli (1602-1676), Elena, Dramma per musica en un prologue et trois actes, Livret de Giovanni Faustini et Niccolo Minato.; Mise en scène : Jean-Yves Ruf, décors : Laure Pichat , costumes : Claudia Jenatsch, ; Lumières et mise en scène : Christian Dubet; Avec : Elena, Venere, Emöke Barath; Menelao, Valer Barna-Sabadus; Teseo, Fernando Guimaraes ; Peritoo, Rodrigo Ferreira ; Ippolita, Pallade, Kitty Whately ; Iro , Zachary Wilder ; Tindaro, Nettuno, Krysztof Baczyk ; Menesteo, La Pace, Anna Reinhold ; Erginda, Giunone, Castore, Francesca Aspromonte ; Eurite, La Verita, Majdouline Zerari ; Diomede, Creonte, Brendan Tuohy ; Euripilo, La Discordia, Polluce ; Christopher Lowrey ; Antiloco, Job Tomé. Solistes de l'Académie Européenne de musique du Festival d'Aix-en-Provence ; Cappella Mediterranea; Direction : Leonardo García Alarcón.

Le Lac des cygnes

Le Lac des Cygnes. Arte, le 29 décembre 2013 : 16h puis 16h55… Le docu puis le spectacle version Noureev (Ballet intégral, Opéra de Paris 2005). Arte dédie une pleine soirée au chef d'oeuvre chorégraphique de Tchaïkovski.



16h : le docu

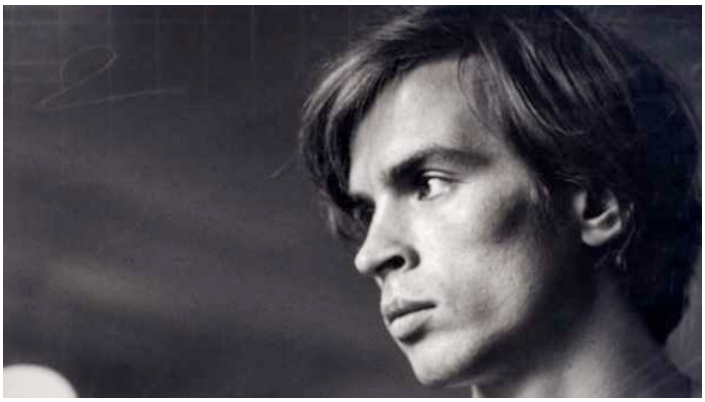


Tous les chorégraphes les plus inspirés se sont appropriés le ballet de Tchaïkovski, Le Lac des cygnes. Créée en 1895, la partition et l'imaginaire visuel que permet la beauté de la musique inspirent chorégraphes sur scène, mais aussi réalisateur et créatifs au cinéma et jusque dans la publicité. Rufold Noureev, Matthew Bourne, Mats ek, Johan Neumeier, Charles Jude, et Dada Masilo (sudafricaine) ont chacun leur propre vision du Lac et ses cygnes romantiques, véritable feu d'artifice du ballet classique tardif. (Documenntaire. Réalisation : Chloé Perlemuter, France 2013).

16h55 : le spectacle, le ballet intégral version Rudolf Noureev (1984)

Le lac des cygnes, version Rudolf Noureev.

Le lac des cygnes : Noureev et TchaÏkovski



Rudolf Noureev aborde comme chorégraphe Le Lac des cygnes de Tchaïkovski dès 1964 pour l'Opéra de Vienne : il connaît en profondeur l'action du ballet tragique car il y a déjà dansé et le rôle du prince Siegfried et celui de son ennemi, la manipulateur Rohtbart. Une expérience complète qui s'avèrera salvatrice pour le Ballet parisien que le Tartare renouvelle à Paris pour l'Opéra vingt ans plus tard dans les années 1980. Auparavant, dans la Cour Carrée du Louvre, en 1973, Noureev danse le rôle de Siegfried, prince noir et maudit, impuissant et rêveur (un Louis II de Bavière déjà avant la vision de Neumeier), mais dans la chorégraphie traditionnelle de Vladimir Bourmeister et Marius Petipa : une lecture ultra classique que Noureev retrouvera à Paris à l'époque Liebermann et qu'il renouvellera avec la sienne propre ainsi au début des années 1980.

La relation de Noureev et de TchaÏkovski opère comme une lien naturel d'âme à âme ; c'est la raison pour laquelle le danseur chorégraphe aime passionnément réécrire des ballets sur la musique de son confrère romantique ; Pour Manfred et son action ciblant l'inceste (Paris, 1979), Noureev inspiré par Byron choisit encore l'univers symphonique et tourmenté de Piotr Illiytch. Même choix musical pour The Tempest d'après Shakespeare (Londres, 1982), où se taillant la part belle dans le rôle de Prospero, Noureev remodèle avec faste et intériorité la dramaturgie shakespearienne rehaussée encore par Tchaïkovski.



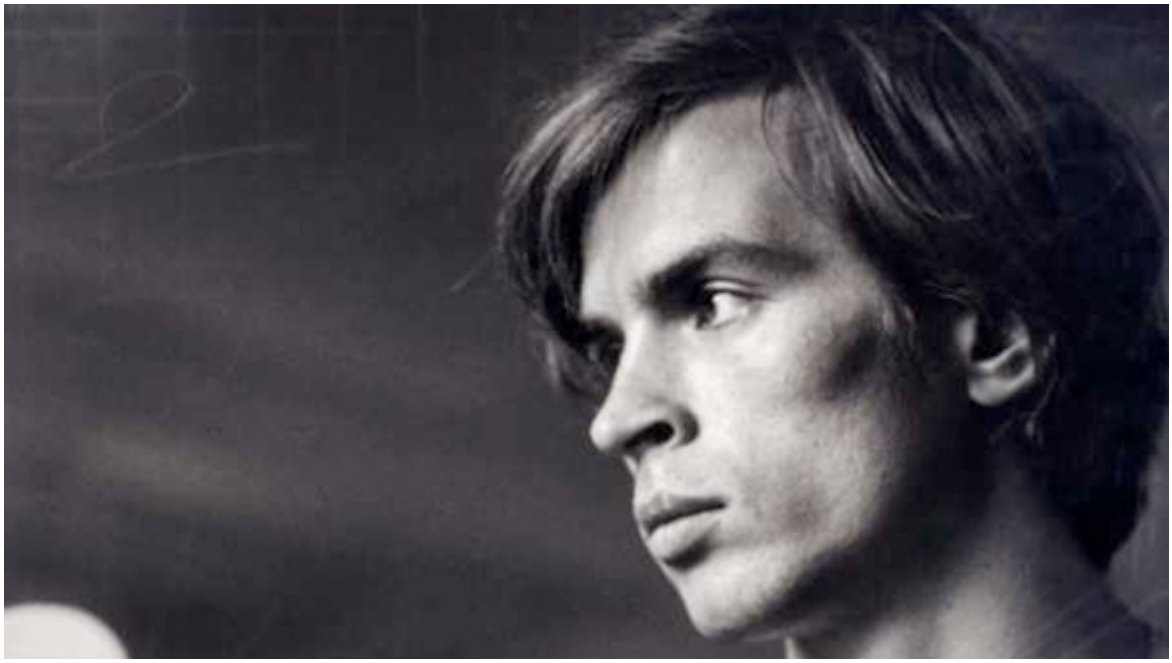
Pour le Ballet de l'Opéra de Paris, Noureev réécrit Le Lac des cygnes qui fait la part belle aux tableaux collectifs (dont la totalité du corps féminin sur scène, guirlande blanche et magique quand tous les cygnes sont sur scène), mais aussi à l'équilibre de chaque rôle dont évidemment les personnages masculins, redéployés. Ainsi pour les 20 ans du prince Siegfried, épris d'Odette (figure blanche) qu'il entend libérer de sa malédiction car elle a été changée en cygne. Mais parmi les prétendantes choisies par sa mère, se révèle la perfide Odile (la noire) qui a pris les traits d'Odette grâce aux manipulations de l'infâme Rothbart … Le stratagème et la tromperie ont fonctionné : Siegfried demande en mariage Odile. Le génie de Noureev (nommé en 1982 directeur de la danse à l'Opéra de paris) fait paraître chaque épisode avec Odette comme autant d'épisodes d'un rêve et d'un idéal amoureux inaccessible. Noureev a dansé le rôle de Siegfried, être ardent et insatisfait, emblème du désir romantique, dès juillet 1973 dans la Cour Carrée du Louvre (ballet de Vladimir Bourmeister), avec la troupe de l'Opéra de Paris, accompagné à ses côtés de la danseuse débutante alors Ghislaine Thesmar…
Production enregistrée à l'Opéra de Paris en 2005.
Dans cette version, la danseuse étoile incarnant Odette est aussi Odile : c'est un défi pour l'interprète que d'exprimer chacun des visages de la femme présente ; instance manipulatrice et séduisante d'Odile ; pure icône amoureuse pour Odile. La noire, la blanche … Agnès Letestu transfigure cette double présence avec la grâce et l'intelligence qui la caractérise. Un accomplissement au sommet de sa carrière.
L'écriture de Noureev si habile et esthétisante, favorisant la crédibilité du jeu de chaque danseur, le talent des danseurs

parisiens font de cette production de 2005, un must absolu.



Chorégraphie de Rudolf Noureev d'après Marius Petipa et Lev Ivanov. Vello Pähn, direction. Avec les Etoiles et le Corps de Ballet de l'Opéra de Paris. Agnès Letestu (Odette/Odile), José Martinez (Siegfried), Karl Paquette (Rothbart) …

Notre avis.



Le docu. Superbe documentaire signé Chloé Perlemuter et qui doit sa valeur à la richesse des illustrations visuelles où se croisent les visions multiples et très complémentaires de Charles Jude, John Neumeier, Matthew Bourne ou Rudolf Noureev sur le ballet le plus célèbre et le plus intime de Tchaïkovski. Outre la beauté inépuisable de la musique, c'est l'émergence subtile des épisodes de la vie du compositeur qui affleurent en maints endroits. John Neumeier peut même avec raison souligner la conjonction entre la figure de Siegfried, prince idéaliste, amoureux d'une illusion et de Louis II de Bavière, lui aussi porté par le même délire d'impuissance et d'esthétisme. A cela le chorégraphe d'une rare pertinence

ajoute la propre vie de Tchaïkovski, existence frappée par une hypocrisie fatale, celle d'une sexualité interdite, tenue secrète mais qui dévore peu à peu l'esprit.
Oser jouer la carte de l'autobiographie sans rien sacrifier à la poésie des tableaux, voilà l'une des révélations éblouissantes du docu… et l'on comprend que Le Lac des Cygnes est loin d'être un poncif romantique vide de sens, aride en symboles, plat en imaginaire. C'est tout l'inverse.

Le film jongle d'un chorégraphe à l'autre, en suivant cependant le déroulement de l'action. D'acte en acte, on comprend comment l'amour d'Odette, le cygne blanc et pur dont est amoureux Siegfried voue à ce prince un rien trop naïf, un amour absolu, bien supérieur à son objet. Car le prince se laisse un peu trop facilement berné par Odette selon le calcul du magicien manipulateur Rothbart.
En trahissant le seul être qui pouvait le sauver, Siegfried partage avec son homonyme wagnérien, une impuissance virile qui le condamne définitivement. Ici Siegfried se montre bien indigne de l'amour que lui porte l'aimée ; comme chez Wagner, Brunnhilde éprouve la trahison que lui inflige un héros bien peu loyal…

C'est toute la signification du final de Noureev où le prince seul sur terre tend vainement la main vers le ciel où s'élève les deux figures noires enfin triomphales, assassins du cygne blanc.

On est loin de cette tragédie psychologique dans les ballets décalés de Mats Ek (1987) où le suédois détourne l'action de son développement onirique et amer pour une farce souvent hystérique mais chromatiquement déjantée. Même surenchère chez Matthew Bourne (1995), ballet exclusivement masculin et homoérotique où un héritier Windsor très british se laisse enfin réconforter dans les bras d'un apollon en collant après avoir essuyé les salves agressives d'une nuée d'hommes volatiles (torses nus et en boléro à plumes) dignes des Oiseaux d'Alfred Hitchcok. L'univers visuel de Bourne a été

intégré dans la dernière scène du film Billy Eliott. Mais la vision est aussi sombre car le prince finit seul sur son immense lit royal, terrassé mort après une nuit de transe et de possession fatale.

C'est bien la chorégraphie de Neumeier pourtant datée de 1976 (une précocité visionnaire) déjà qui ici se démarque largement du lot : profondeur, justesse, subtilité des parallèles Louis II/Tchaïkovski. Le cygne blanc c'est la femme idéalisée jamais « consommée » , toujours mise à distance que le compositeur a lui-même rencontré et épousé, avec le drame que l'on sait. Même aspiration radicale au rêve, celui d'un prince au rôle étoffé dans le ballet signé Noureev en 1984 ; et pourtant la figure d'Odette n'en est pas pour autant diminuée, au contraire. « Tout le génie de Noureev, ajoute Brigitte Lefèvre, c'est d'avoir sur rendre au cygne blanc sa part féminine. Odette n'est pas seulement une figure idéale, c'est surtout une femme … » , qui souffre et palpite pendant toute la durée du ballet.

A travers la diversité des approches, Le Lac des cygnes créé en 1895, à la fin du siècle romantique doit à la complexité humaine du compositeur, sa force évocatrice, sa puissance poétique, toujours aussi vive, plus d'un siècle après sa conception. Le propre des grands chefs d'oeuvre est leur capacité à susciter de nouvelles lectures qui n'en altèrent ni n'usent jamais l'insondable richesse sémantique et artistique. Magistral et captivant.

Illustration : Rudolf Noureev et Margot Fonteyn en 1965 à Vienne. Ballet de Matthew Bourne (DR)

Salle II du Mariinsky

Arte. Gala d'ouverture sous la direction de Gergiev. **Une nouvelle salle au Mariinsky pour les 60 ans de Gergiev le magnifique.** Pour ses 60 ans, et les 25 ans de collaboration avec son orchestre de Saint-Pétersbourg (Orchestre du Théâtre de Mariinsky), **Valery Gergiev** inaugure en grande pompe la nouvelle salle du Théâtre historique, extension à la mesure de ses projets pharaoniques en Russie. Le tsar de la baguette joue ici plusieurs extraits d'opéras et de ballets sur les musiques de Mozart, Verdi, Bizet, Rossini, Stravinsky, Moussorgski, Beethoven, Gounod, et surtout le maître en ces lieux, Tchaïkovski. La troupe du Mariinsky est complète, incluant danseurs, musiciens et les équipes techniques pour un gala de prestige affirmant le niveau musical et technique atteint aujourd'hui par le chef, refondateur du lustre culturel à Saint-Pétersbourg.



Entre autres stars lyriques participant au spectacle : Anna Netrebko, Olga Borodina, René Pape … et les danseurs étoiles : Olga Esina, Alexandre Sergueiev, … sans omettre le pianiste Denis Matsuev et l'altiste Yuri Basmet … Curieusement et intelligemment, la programmation est surtout européenne, évitant les poncifs d'une autocélébration de l'art russe ; certes il y a bien la scène de Boris (mais elle est si sublime) cependant, Gergiev équilibre en jouant Mozart, Rossini, Bizet … Eclectisme et

culturelle universelle bienheureux. Best of de la soirée inaugural de la salle II du Mariinsky, enregistrée le 2 mai 2013.

Théâtre Mariinsky II
Gala inaugural 2013
Le Théâtre Mariinsky II : Gala inaugural 2013
Arte, dimanche 22 décembre 2013, 23h35